

SOUS LA DIRECTION DU COLLECTIF LITTORALE



Le conte

témoin du temps
observateur
du présent

Planète rebelle

Table des matières

Introduction , Christian-Marie Pons	7
Le roi et l'enfant , Michel Hindenoch	11
La littérature... orale , Marc Aubaret	17
Le conte et ses raisons d'être	33
Heureux soient les fêlés, Jihad Darwiche	
Le conte a une histoire..., Marc Aubaret	
De l'émerveillement..., Regina Machado	
Pourquoi conter?, Mike Burns	
Conte et transmission : peut-on conter sans transmettre?, Jihad Darwiche	
Raisons d'être [débat public]	
La pratique et les conditions actuelles	97
Se souvenir, Mike Burns	
Conter aujourd'hui ou l'art d'innover sans se dénaturer, Jouvou Turenne	
Comment parler du conte au Québec, aujourd'hui, Jacques Falquet	
La chute du Mur, Regina Sommer	
Le conte, un art subversif?, Marc Aubaret	
La pratique et les conditions actuelles [débat public]	

Perspectives.....141

La petite tache blanche, Christine Andrien

Parole d'eau, parole d'huile, Marc Aubaret

Quel est l'avenir du conte?, Jocelyn Bérubé

Les zones de turbulences, Michel Hindenoch

Comment les contes trouvent leur conteur,
Dan Yashinsky

Les ponts [synthèse des questions du public
et réponses des conteurs]

Le conte en question.....195

Conter, Michel Hindenoch

Les bas de sept lieux, Vivian Labrie

Bilan, Christian-Marie Pons.....207

**Le conte et ses
raisons d'être**

Heureux soient les fêlés

[CONTE]

Jihad Darwiche

Vous savez, quand on parle de quelqu'un qui n'est pas complètement comme les autres, quelqu'un qui est un peu différent, quelqu'un qui est un peu bizarre, quelqu'un surtout qui est un peu fou, on dit – enfin, chez moi : « il est fêlé ». Chez moi, au Liban, et chez moi, en France aussi. Ici, je ne sais pas comment vous dites. Fêlé, fêlé. Il a une fêlure, une brisure, une fracture. Dans le monde arabe, dans la langue arabe, ça va encore plus loin parce que c'est une langue qui fonctionne par étymologie. Et la racine qui donne le mot « fêlé » donne aussi le mot « poète ». Il y a un proverbe que vous connaissez peut-être, en tout cas, c'est sûr que certains parmi vous le connaissent, qui dit : « Bienheureux les gens fêlés, car ils laissent passer la lumière. » Vous ne le connaissiez pas tous ? Et ce proverbe, comme beaucoup de proverbes, a une histoire.

L'histoire dit qu'il y a très longtemps, à l'époque où l'eau n'arrivait pas encore dans les maisons, en ces temps-là, il y avait des porteurs d'eau, des vendeurs d'eau. Et il y avait un homme qui était un porteur d'eau. Il avait deux pots en terre, deux jarres. Et il attachait les deux pots des deux côtés d'un bâton. Il mettait le bâton sur ses épaules et il descendait. Il descendait en bas d'une vallée. Et là, en bas de la vallée, il y avait une source d'eau pure. L'homme remplissait ses pots, puis remontait. Il arrivait dans le village complètement épuisé. Il vendait l'eau, il repartait. C'était son métier, c'est comme ça qu'il vivait. Mais voilà. Le pot qui était à gauche, celui-là était fêlé en son milieu. Quand il

arrivait dans son village, il avait déjà perdu la moitié de l'eau.

Un jour, le pot fêlé a dit à son maître :

– Tu sais, j'ai honte.

– Mais pourquoi tu dis ça ?

– Mais parce que tu vois comme moi : quand j'arrive au village, j'ai déjà perdu la moitié de l'eau. Jette-moi et prends un autre pot.

Le porteur d'eau a souri. Il lui a dit :

– Toi, tu es comme tous les fêlés. Tu ne regardes jamais par terre, toujours la tête perdue dans les étoiles. Demain seulement, en remontant de la vallée, regarde par terre et peut-être que tu comprendras.

Et le lendemain, à son habitude, le porteur d'eau est descendu en bas de la vallée. Il a rempli ses deux pots. Et puis, il est remonté. Et pour la première fois, le pot fêlé a regardé par terre. De son côté, il y avait des fleurs, des fleurs de toutes les couleurs. De l'autre côté, il n'y avait absolument rien. C'était complètement sec. Son maître lui a dit :

– Tu vois, quand j'ai vu que tu étais fêlé, quand j'ai vu que tu perdais de l'eau, j'ai mis quelques graines de ton côté et tu les as arrosées sans t'en rendre compte, et les fleurs ont poussé. Et moi, chaque matin, chaque matin, quand je prends cette pente impossible, je regarde les fleurs et le chemin devient léger à mon cœur.

Alors bienvenue à tous les fêlés, car ils laissent passer la lumière !

Le conte a une histoire...

Marc Aubaret

Essayer de capter ce que pourrait être l'utilité contemporaine du conte est un pari qui m'incite à remonter dans le temps. En effet, chacun sait que le présent s'éclaire à la lumière du passé, que l'histoire permet de mieux comprendre ce qui se joue aujourd'hui.

Bien entendu, le conte a une histoire. Mais que peut-on saisir d'une histoire du conte? Sur quoi peut-on s'appuyer?

Les principaux témoignages que l'on possède du conte en Occident sont des travaux de lettrés qu'on trouve dans des ouvrages d'auteurs, de philosophes, de littéraires qui nous renseignent sur ce que pouvait être la tradition orale populaire. Or, cette information n'est pas toujours fiable; à titre d'exemple, on sait bien que les moines irlandais qui ont collecté les récits celtiques avaient, à l'époque, des intentions précises. On ne peut donc pas concevoir leurs restitutions comme des témoignages dépourvus de manipulation.

Par contre, s'appuyer sur les événements et les témoignages historiques pour comprendre les contextes, puis essayer de déceler ce qui s'est joué pour le conte, peut se révéler davantage pertinent. Car si le conte en lui-même ne peut être saisi, les rivalités entre les cultures populaires et les cultures savantes peuvent peut-être nous donner quelques renseignements.

Commençons notre exploration au 5^e siècle avant Jésus-Christ. En Grèce, alors que se fonde la notion de rationnel, Aristote commence étonnamment à parler du *thaumaston*, de la merveille, du merveilleux. On s'aperçoit qu'il s'agit là de notions très conflictuelles et, qu'en passant du *mythos* au *logos*, les philosophes de cette époque ont généré des conflits de représentations, des modes divergents de systèmes de pensée.

Au Moyen Âge, la situation se reproduit et s'amplifie, mais pour d'autres raisons. Une régression des repères rationnels se déclenche à la fin de l'Empire romain. Quand les « Barbares » font tomber l'Empire, a lieu une revalorisation des traditions populaires et s'enclenche alors une rivalité entre plusieurs cultures, plusieurs représentations du monde : la culture aux tendances animistes du monde celtique, basée sur le culte de la nature, se confronte à celle des Chrétiens qui porte déjà en elle le concept de civilisation.

Sur le plan symbolique se joue alors un important conflit et les contes en portent des traces qu'on peut percevoir dans les *exempla*. En effet, les contes merveilleux ont alors été récupérés, puis moralisés dans les sermons, afin d'atteindre un imaginaire collectif. C'est ainsi que les prêtres se sont servis des récits émanant des cultures populaires et qu'ils ont tenté de recouvrir les anciens systèmes de croyances par les images et les récits de la nouvelle religion.

À la Renaissance, l'homme se libère partiellement de l'emprise des dieux. Se fonde alors un regard anthropocentrique, l'homme revient au centre de la discussion, mais les superstitions persistent et la « chasse aux sorcières » continue. C'est la période où le conte entre

en littérature. Une fois de plus, les seuls témoignages dont nous disposons sont ceux de littéraires : Straparole, Basile, Perrault, M^{me} d'Aulnoy... L'oralité n'a donc laissé que peu de traces non manipulées.

Le 19^e siècle est marqué par les campagnes de collectes qui ont généré une connaissance du répertoire des contes de tradition populaire. Encore là, les conditions de collecte sous la dictée ont engendré beaucoup de réécritures et de transformations dans le style littéraire. Durant cette période, le conte a donc encore été objet de manipulations. De plus, il ne faut pas oublier que la période Romantique au cours de laquelle ont été déclenchées les grandes vagues de collectes annonçait, dans une partie de l'Europe, les nationalismes et les revendications d'identités nationales. Les contes, les mythes, les épopées ont largement été utilisés dans cette direction.

Cette utilisation des récits de littérature orale comme objets de manipulation politique et idéologique a encore eu largement cours à la fin du 19^e siècle et au 20^e siècle. Durant les périodes coloniales, les contes ont été manipulés pour démontrer un retard des peuples colonisés et justifier l'apport positif de la civilisation occidentale.

Le conte étant aujourd'hui devenu objet d'étude, j'espère qu'en étant mieux compris, il sera davantage respecté.

Dès lors, pour répondre à la question de l'utilité du conte aujourd'hui, je vous soumets l'hypothèse selon laquelle notre monde est en manque d'une parole symbolique. Or, le conte est un outil symbolique magnifique, c'est une forme narrative qui, au travers du symbole, peut ouvrir des formes de pensée très dynamiques.

Pour moi, le symbole, et donc les récits qui le portent, constitue un outil important de la construction de nos systèmes de pensée. C'est une figure polysémique qui met en opposition deux éléments et oblige à choisir dans des propositions parfois très ambiguës.

Par exemple, l'élément symbolique « forêt » : on peut s'y perdre (élément négatif), mais on peut aussi s'y réfugier (élément positif). Ce qui est intéressant dans la symbolique de la forêt, c'est qu'il y a un choix. En tant que conteur, si je prends position en accentuant le côté négatif de la forêt ou en survalorisant son côté positif, je suis dans le discours. Mais je peux aussi me positionner autrement et penser que chaque personne est responsable face à ce choix. Sachant que la neutralité d'une forme narrative est impossible dans l'absolu, j'essaierai donc de trouver une forme narrative aux intentions médianes qui rendra l'auditeur acteur. Si j'ai été assez doué pour faire résonner les deux côtés – et le mot résonance est ici extrêmement important –, l'auditeur sera obligé de travailler cette ambiguïté, de se questionner, de prendre en compte les divergences et de faire un choix. Je pense que la puissance du conte se joue dans cette dynamique de travail intérieur.

Aujourd'hui, les paroles que nous recevons se situent beaucoup dans le discours, elles nous sollicitent, elles obéissent à des intentions qui nous poussent vers la consommation ou l'adhésion. Il y a très peu d'espaces de parole où le symbole reste ouvert et qui nous rendent acteurs dans l'écoute. Or, chez ceux qui retournent au conte, il y a peut-être une envie de revenir à une autonomie de pensée ou à des sources, à des racines qui peuvent participer d'une volonté de donner sens à notre monde.

Notre société est aujourd'hui dans des zones de turbulences, dans des fractures, des moments de mutations extrêmes, ce qu'on appelle des phases d'anomie; tous nos repères normatifs ancestraux, toutes les valeurs qui entretenaient le « vivre ensemble », qui donnaient du sens à notre existence et forgeaient nos motivations communes ont partiellement éclaté et, pour en reconstruire de nouvelles, il faut essayer de retrouver des socles, des fondations. Pourquoi ne pas aller chercher ces socles, ces fondations dans des espaces anciens? Pourquoi ne pas devenir autonome dans sa pensée, ne pas être dépendant des discours, des paroles imposées?

Les gens qui viennent au Centre méditerranéen de littérature orale (CMLO) viennent moins pour devenir conteurs que pour comprendre le conte. Je perçois chez eux une volonté extrêmement forte de se saisir de fondements solides pour reconstruire de nouvelles perspectives.

Je vous soumets une autre hypothèse : le conte, et plus généralement les récits de littérature orale, ne sont pas là pour prendre en charge la transmission de l'actualité de nos existences, mais pour nous redire la permanence de l'humain, ce qui a toujours été et qui semble immuable. Mais s'il n'est pas porté de façon dogmatique, le conte est aussi un outil qui peut régénérer une autonomie de pensée. C'est peut-être dans cette permanence reformulée et dans cette dynamique retrouvée que se trouve l'une des raisons de continuer à conter et que s'ancrent certains socles de nos constructions futures.



*Le conte est cet art de la scène qui survit
à la panne d'électricité.*

Mike Burns

Le conte est d'une longue tradition de parole et de mémoire humaines. Patrimoine vivant, patrimoine immatériel, il est témoin du temps, il est observateur du présent. Aujourd'hui où tant d'autres moyens et valeurs accompagnent l'humain dans sa destinée, quels sont encore la place du conte et son rôle à jouer?

S'interrogeant sur la présence et la pertinence du conte contemporain, *Le conte : témoin du temps, observateur du présent* rassemble les principales réponses et réflexions entendues lors de la Rencontre internationale de Sherbrooke, organisée conjointement par Productions Littorale et le Centre méditerranéen de littérature orale (CMLO) et tenue à l'Université de Sherbrooke, les 16, 17 et 18 octobre 2009. La rencontre réunissait conteurs et spécialistes du conte tels que Marc Aubaret, Jocelyn Bérubé, Robert Bouthillier, Mike Burns, Jihad Darwiche, Jacques Falquet, Michel Hindenoch, Vivian Labrie, Micheline Lanctôt, Regina Machado, Christian-Marie Pons, Dominique Renaud, Regina Sommer, Fabienne der Stépanian, Joujou Turenne et Dan Yashinsky.

Cet ouvrage a été réalisé sous la direction du Collectif Littorale, composé de Camille Deslauriers, auteure et professeure suppléante de littérature à l'Université de Sherbrooke; Christian-Marie Pons, professeur et chercheur en communication à l'Université de Sherbrooke; Petronella van Dijk, directrice des Productions Littorale et du Festival de conte Les jours sont contés en Estrie.

Avec la précieuse collaboration de Francis Pedneault qui a assumé la traduction des textes de Regina Sommer et de Dan Yashinsky.

